# LA COHÉSION DE L'ÉTAT SAVOYARD AU MOYEN ÂGE RÉALITÉ DES FAITS ET VISION HISTORIOGRAPHIQUE

**Daniel CHAUBET**

S'interroger sur les raisons qui ont permis à la Savoie de conserver sa cohésion à l'époque médiévale peut paraître logique, car il y avait là un État qui, au XVe siècle, s'étendait de la Méditerranée au nord du Léman et de la Saône à la Sesia . En outre, ajoutait-on parfois, une grande chaîne montagneuse la divisait par son milieu, ce qui n'aurait pas du être favorable au maintien de l'unité du pays .

La Savoie n'était évidemment pas la seule à regrouper sous un même sceptre des peuples de langues et de coutumes différentes ; les phénomènes linguistiques n'avaient d'ailleurs qu'une importance relative pour une grande partie de la population qui s'exprimait en dialectes . Un comble de l'hétérogénéité au XVe siècle sera atteint par la tentative de restauration lotharingienne de Charles le Téméraire , tentative qui échouera certes, en partie à cause du caractère du prince; contre-exemple dira-t-on, mais reconnaissons qu'il y avait là des oppositions fondamentales que l'on ne retrouvait pas en Savoie .Que pouvaient rapporter aux tisserands et aux drapiers des Pays-Bas des guerres en Alsace ou contre les Suisses, si ce n'est de nouveaux impôts? Sans rechercher des situations aussi extrêmes, on notera que le royaume de France regroupait alors des provinces qui étaient loin de former un tout homogène par la langue, les coutumes, la géographie ...

Le fait est que la Savoie a réussi à conserver sa cohésion et si , dans la dernière moitié du XVe siècle elle a perdu une partie importante de ses territoires du Nord et a même failli être rayée de la carte un peu plus tard, ce n'est pas à la suite d'une implosion, mais cela est dû à des facteurs extérieurs (ambitions bernoises , rivalités franco-habsbourgeoises au milieu desquelles s'est trouvé pris le malheureux Charles III , difficultés auxquelles n'ont pu faire face des ducs trop jeunes et/ou moins remarquables que la plupart de leurs ancêtres.

Parmi les facteurs qui ont aidé à maintenir la cohésion de la Savoie telle que nous la trouvons au XVe siècle, il faut noter qu'elle s'est constituée de façon progressive, qu'elle a bénéficié d'une continuité dynastique remarquable et que beaucoup de ses princes ont été des hommes de valeur .

Des à-coups ou des « digestions » d'acquisitions trop importantes ont ainsi pu être évitées et les comtes ont su , peu à peu, mettre en place une administration, en commençant par renforcer l'échelon local avant de développer largement les organes centraux. La mise en place des châtelains eut lieu dès l'an 1200 et juges et baillis suivirent quelques décennies plus tard .

Je ne m'étendrai pas cependant sur ces questions, bien connues, et que l'on peut trouver détaillées dans toutes les bonnes histoires de Savoie .

Il y a, par contre, deux éléments sur lesquels je voudrais insister : le premier c'est qu'une barrière montagneuse unit souvent plus qu'elle ne sépare et le second c'est l'importance du rôle joué par « l'histoire officielle » dans le maintien de la cohésion de peuples réunis sous une même bannière .

Faisons d'abord justice d'une erreur assez commune : il n'est pas vrai qu'une chaîne de montagnes sépare d'une manière infranchissable les habitants des deux versants .

Au début du siècle déjà, Coolidge, dans *Josias Simler* et dans *Les Alpes dans la nature et l'Histoire*, avait défendu cette idée .

Deux points de vue peuvent être considérés : celui des habitants et celui des autorités politiques. Un montagnard, qui a un mode de vie, un environnement totalement différents de ceux des peuples de plaine se retrouve pleinement avec ses semblables qui vivent de l'autre côté et il est normal que des contacts s'établissent entre eux . Or non seulement ce que l'on appelle les « grands cols historiques » ( Mont-Genèvre, Mont-Cenis, Grand et Petit-Saint-Bernard, Simplon, Saint-Gothard, Septimer, Brenner...) ont été très tôt parcourus, mais d'autres beaucoup plus élevés, des « cols de glacier », ont été fréquentés de fort bonne heure. On pourrait citer le Théodule ( 3300m, entre Zermatt et le Val Tournanche),et, un peu plus

tard, le Teleccio(3326m, Val de Cogne-Val d'Oro), le Monte Moro(2862m,Saas Fee-lac Majeur par Macugnaga), etc. Grimper si haut à cette époque, s'étonneront peut-être certains, mais la haute montagne n'est pas un obstacle à la communication, car l'adaptation de l'homme aux conditions difficiles est remarquable. Dans la *Gesta Abbatum Trudonensium* on lit qu'en 1128, lors de la traversée du Grand-Saint-Bernard, les montagnards portaient des bottes dont les semelles étaient garnies de pointes de fer.[1] Clusius, un botaniste belge qui fit la « première » du Wiener Schneeberg au XVIe siècle, parle de « ferreis uncis ad pedes alligatis ». Pour citer un auteur savoyard, j'ajouterai que J. Fodéré,[2] en 1619, mentionnait que les montagnards de son pays portaient aux pieds des « grappes de fer bien cramponnées ».

Fréquemment des propriétaires avaient des alpages des deux côtés ; parmi bien d'autres exemples, Coolidge cite le cas de Tessinois qui possédaient également des pâturages sur le versant Nord du Gothard.[3] Des populations n'ont pas hésité à franchir un col pour s'installer juste derrière ( cas des « Allemands » de Vallorcine , du Val de Gressoney où l'on trouve en remontant une succession de villages parlant italien, français, puis allemand, de la vallée de Macugnaga, autant de vestiges de migrations germanophones venues du Nord ).

L'étude des dialectes employés de part et d'autre de la chaîne alpine conforte l'idée que celle-ci ne constitue pas une barrière entre les hommes . Dans un exposé au colloque d'Aoste de 1988 sur « L'effet frontière », G. Tuaillon soulignait que le même dialecte était parlé sur les deux versants occidentaux et orientaux ( traduisant ainsi toute une trame de relations économiques et démographiques ) et que la ligne de séparation linguistique se situait dans la plaine italienne, au pied des monts .

Réunir les deux versants d'une chaîne montagneuse sous une même domination a naturellement été recherché par le pouvoir, qui voyait là le moyen de s'assurer des ressources (par les péages) et une position politique . L'essor de l'État savoyard a certainement été favorisé par la maîtrise des routes du Mont-Cenis ( à la suite du mariage d'Odon avec Adélaide de Suse), du Grand et du Petit-Saint-Bernard ; très tôt, de grandes puissances ont recherché l'alliance de cette petite principauté à cheval sur les Alpes (citons par exemple , au XIe siècle le mariage de Berthe de Savoie avec l'empereur Henri IV et au XIIe celui d'Adélaide, la sœur d'Amédée III avec Louis VI le Gros ).

Passons maintenant au rôle joué par ce que l'on a appelé « l'histoire officielle ». La littérature historique médiévale savoyarde est très riche, beaucoup plus , par exemple, que celle de sa voisine dauphinoise; mais le Dauphiné n'était plus indépendant depuis 1349 et, après cette date, les nouveaux Dauphins fils des rois de France s'intéressaient peu aux exploits des anciens seigneurs du lieu, avec lesquels ils n'avaient aucun lien de parenté ; or c'est justement à ce moment qu'apparaissent les grandes chroniques, sous l'impulsion des princes.

Sans entrer dans le détail ( pour cela je renvoie le lecteur à la bibliographie qui figure *in fine*) je rappellerai que si le premier écrit relatant l'histoire générale de la Savoie date du milieu du XIVe siècle environ ( *la Chronique d'Hautecombe*), on n'avait guère là qu'une généalogie détaillée de la dynastie . La première véritable *Chronique de Savoie* , importante par son ampleur ( 300 pages ) et le rôle qu'elle joua dans l'historiographie, est celle écrite entre 1417 et 1419 par Jean d'Orville dit Cabaret, un Picard au service d'Amédée VIII; celui-ci l'avait envoyé courir les châteaux et les abbayes de ses États, afin d'écrire une oeuvre à la gloire de ses ancêtres pour célébrer son élévation au titre de duc.[4] Jean Servion en 1464-66,

---

[1] W.A.B. Coolidge, *Josias Simler* ,Grenoble,1904 , p. 135.
[2] J. Fodéré, *Narration historique...,* Lyon,1619, p. 298.
[3] W.A.B.Coolidge, *Les Alpes dans la nature et l'histoire*, Lausanne, Paris, p.14
[4] Si beaucoup de princes ont agi ainsi, confier explicitement la mission d'écrire l'histoire d'un règne ou d'une dynastie est plus tardif que cela été dit ( B. Guenée, *Histoire et Culture historique*..., p.339 ). On cite souvent les

Perrinet Dupin entre 1450 et 1475, Champier en 1516, pour ne citer que les principaux chroniqueurs, s'en inspireront plus que largement. Au XVIe siècle G. Paradin publiera en 1552 et 1561 des *Chroniques* de présentation différente , corrigera certaines des erreurs de Cabaret, mais restera dans la mouvance et l'influence de son prédécesseur. Après , c'est une autre époque .

Dans le présent exposé, je me limiterai à la chronique de Cabaret; non seulement c'est la plus importante, mais il fallait choisir un auteur missionné par un prince savoyard; en outre Dupin, Servion et Champier sont moins originaux et ce dernier et Paradin un peu tardifs.Le but ici est de montrer comment des écrits ont pu concourir à la cohésion de l'État savoyard; un historien officiel chargé de faire la « propagande » du pouvoir comme Cabaret convient donc parfaitement .Reprenant une formule employée par Bernard Guenée en 1977 dans la *Revue historique*,[5] je dirai que beaucoup de chroniques de cette époque ont été qualifiées de « littérature de propagande toute tendue vers la glorification du prince et l'exaltation de l'orgueil de ses peuple ». Cela n'enlève rien cependant à l'intérêt de leur étude; certains ont affecté de les mépriser, prétextant qu'elles renferment des erreurs. Certes, il y en a et le premier devoir de l'historien sera de les déceler ; mais ensuite il faudra aller au delà et, après avoir analysé les événements, comprendre et expliquer pourquoi , alors, les gens écrivaient et disaient ceci et non cela . Cette étude pourra se révéler d'une grande richesse et permettra de pénétrer au cœur des mentalités d'une époque .

Sur le plan de la « propagande » deux idées-forces se dégagent de la *Chronique* de Cabaret : une notion de continuité et l'idée que le comte de Savoie possède tant de qualités que celles-ci font de lui le « prince idéal » .Bien entendu, Cabaret, au départ, n'a pas « programmé » de baser son ouvrage sur ces deux concepts; on doit cependant constater qu'en essayant de valoriser au maximum les ancêtres de son commanditaire, l'auteur est parvenu à donner au lecteur un certain nombre d'impressions , parmi lesquelles figurent ces deux idées-forces .

Voyons d'abord la notion de continuité . Cette notion n'est pas une simple vue de l'esprit. Parmi d'autres témoignages on peut invoquer celui de Philippe le Bel qui, en 1307, insistait sur l'habitude immémoriale d'obéir à un même souverain en tant qu'élément de cohésion. Pour sa part depuis quatre siècles la Savoie formait une nation à la tête de laquelle s'étaient succédés sans interruption toute une série de princes appartenant à la même dynastie. Beaucoup de principautés n'eurent pas cette chance et les sujets d'Amédée VIII n'avaient pas à aller très loin pour trouver des contre-exemples . Au début du XIe siècle, les droits des comtes de Genève valaient largement ceux de leurs voisins savoyards. Mais, dans la compétition ouverte en 1032 pour la succession de Rodolphe III de Bourgogne, ils choisirent le perdant (Eudes de Blois), alors qu'Humbert aux Blanches-Mains avait soutenu l'empereur Conrad II le futur vainqueur; en outre ils s'étaient vainement heurtés aux évêques de Genève et, depuis 1401, l'héritage du comté était tombé dans l'escarcelle de la Savoie . Quant au Dauphiné, non seulement il avait été cédé au roi de France dès 1349 ( 70 ans avant l'époque où écrivait Cabaret ), mais pendant les trois siècles de son existence trois « races », suivant les termes usités alors ( les maisons d'Albon, de Bourgogne et de La Tour), s'étaient succédées à sa tête. Soulignons au passage la « performance » des Humbertiens qui ont réussi, de mâle en mâle et sans interruption, à se succéder du XIe siècle à 1946, « performance » qui dépasse même celle de nos Capétiens .

Non seulement il y avait continuité, mais cette nation-Savoie, à laquelle tous les peuples qui la composaient devaient être légitimement fiers d'appartenir ( je parle toujours

---

*Grandes Chroniques de France*, mais longtemps les moines de Saint-Denis n'eurent du roi ni mission ni titres; il fallut attendre le règne Charles VII avec Alain Chartier pour cela et de même en Bourgogne: Amédée VIII et Cabaret sont des précurseurs.

[5] B. Guénée, « Y a-t-il une historiographie médiévale », *Revue historique*, 1977, p. 261-275

bien entendu de l'impression que donnait une lecture de la chronique ),cette nation avait une origine illustre et son histoire s'était déroulée dans un cadre où elle bénéficiait presque continuellement de la bienveillance des deux principaux pouvoirs de l'Occident médiéval, l'Empire et la Papauté .

L'origine illustre c'était celle des Ottoniens. C'est Cabaret qui a le premier pleinement explicité le « mythe béroldien », mythe qui a consisté à inventer un père à Humbert Ier, nommé Bérold , neveu d'Othon III et un neveu fort capable, aidant efficacement son oncle dans l'administration de l'Empire. Découvrant un jour l'impératrice couchée avec son « maistre d'otel » Bérold tua les deux amants[6]. Ceci provoqua l'ire de la famille de l'impératrice et, pour ramener la paix dans l'Allemagne déchirée par la guerre, le meurtrier dut s'exiler et alla mettre son épée au service du roi d'Arles. Nommé capitaine général, il défendit victorieusement le royaume contre les Piémontais; à la mort du roi il devint régent, puis l'Empereur concéda la Maurienne à son fils, Humbert Ier aux Blanches-Mains.

On sait que cette recherche d'ancêtres illustres était chose courante au Moyen Âge. Nombreux furent ceux qui voulurent se rattacher aux Carolingiens, mais les Ottoniens ce n'était pas si mal pour des raisons que j'ai développées dans ma thèse et qu'il serait trop long de détailler ici . Je rappellerai que les origines troyennes des rois de France furent longtemps un dogme officiel et que le chroniqueur Servion voulut aussi y rattacher la Maison de Savoie, ce en quoi il fut le seul d'ailleurs. On notera avec un certain amusement que les Habsbourg, par un travail confié à Jakob Mennel, revendiquaient aussi cette origine... via nos Mérovingiens. Quant aux comtes de Genève, ils prétendaient descendre d'Olivier, le compagnon de Roland.

Selon la *Chronique*, l'Empereur a presque toujours manifesté aux comtes de Savoie une très grande bienveillance et beaucoup de considération, tolérant même de leur part une certaine liberté de langage. Amédée Cauda fut l'un de ses premiers conseillers,[7] Amédée III fut missionné par le Pape et l'Empereur pour aller délivrer Acre assiégée par les Infidèles[8], Henry VII de Luxembourg, qui voulait se faire couronner à Rome, ne parvint à bon port que grâce à l'escorte que lui fit Amédée V et en sut naturellement gré au comte[9] ; on pourrait multiplier les exemples. Certes, on lit qu'il existait au XIIIe siècle un empereur « mal content du conte Pierre », mais cela ne dura pas et rapidement un nouvel empereur fut élu qui reprit de bonnes relations avec la Savoie. Quant aux démêlés d'Humbert III (qui faillit être mis au ban de l'Empire) avec Frédéric Barberousse et aux luttes de Philippe Ier avec Rodolphe de Habsbourg, la chronique les passe sous silence .

L'autre pilier sur lequel reposait la société au Moyen Âge, c'était la Papauté; j'en dirai un mot un peu plus loin, mais on voit déjà qu'un lecteur de la chronique, sujet d'Amédée VIII, ne pouvait que se féliciter d'appartenir à une nation dont la dynastie avait une origine impériale et à laquelle l'Empire avait manifesté tant de bienveillance et de considération .

Examinons maintenant la seconde « idée-force », sans doute la plus importante, soit la notion de prince idéal , qui, à la lecture de la chronique, semble bien s'appliquer à la plupart des comtes de Savoie. Si la rédaction de Cabaret est convaincante, comment des populations qui ont la « chance » d'être et d'avoir été gouvernées par une telle succession de souverains pourraient elles songer à ne pas continuer de bénéficier d'un tel privilège ?

Comme le soulignait P.Guichonnet[10] au Colloque d'Aoste déjà cité, l'élément de cohésion le plus fort est très certainement la relation verticale entre le prince et le sujet ; si on

---

[6] *Chronique de Cabaret* ,chap. 1
[7] *Chronique de Cabaret* , chap. 36
[8] *Chronique de Cabaret* , chap. 51
[9] *Chronique de Cabaret* , chap. 108-110
[10] P.Guichonnet, "La frontière dans les Alpes", *Actes du Colloque d'Aoste* : L'effet frontière , Aoste, 1988 , p.18.

convainc celui-ci que celui-là a toutes les qualités, le résultat recherché sera automatiquement atteint. Or, d'après la chronique, les qualités dont étaient pourvus les membres de la dynastie étaient innombrables; selon sa position sociale on sera plus ou moins sensible à certaines d'entre elles , mais il y en a pour tout le monde. Je les ai classées en trois groupes :

Le comte de Savoie est un vaillant combattant et un chef qui sait s'imposer.

Les exemples de sa valeur au combat sont innombrables et concernent tous les comtes, sauf Humbert III ( qui, selon la chronique a passé son temps à se réfugier dans des couvents pour se consoler de ses veuvages successifs ) et Philippe Ier, dont on se borne à nous expliquer comment il a partagé ses États entre ses trois neveux. Mais à cette époque beaucoup de seigneurs étaient de valeureux combattants et l'essentiel est le rôle très important, souvent bien au delà du réel, qui est attribué à plusieurs des membres de la dynastie, rôle dans lequel ils se montrent les égaux des plus grands souverains de l'Europe, auxquels ils vont parfois jusqu'à s'opposer. Trois exemples parmi d'autres. Thomas Ier[11] n'hésite pas à enlever la fiancée du roi de France que son père menait à Paris pour la célébration des noces et le roi se rendra de bonne grâce aux raisons (d'ordre affectif) du comte de Savoie. Accompagnant Louis VII en Terre Sainte ( fait bien réel ), Amédée III[12] semble être le vrai chef de la Croisade, alors qu'il n'était qu'un petit seigneur parmi d'autres. Le mariage de Bonne de Bourbon avec Amédée VI fut essentiellement décidé pour apaiser le courroux du comte, dont la cession du Dauphiné à la France empêchait de réaliser les projets de conquête ; dans la chronique le malheureux Jean le Bon fait vraiment pâle figure...[13] Par ailleurs, Cabaret insiste fréquemment sur la réputation « internationale » du comte de Savoie, qui se traduit, entre autres, par l'arrivée aux mandements de seigneurs et de chevaliers venant souvent de fort loin.

Le comte de Savoie protège ses sujets, il est juste, bon et secourable aux pauvres. La protection de ses sujets figure effectivement parmi les préoccupations des comtes de Savoie, mais cela peut parfois masquer un certain désir d'expansion . Les cas où l'on voit un comte partir en guerre sans une « bonne raison » d'ordre moral sont rares, le meilleur étant l'aide apportée au comte de Bourgogne par Amédée Cauda et ses chevaliers, qui avouaient crûment avoir le désir « d'esprover leur corps es fais d'armes ». Les campagnes de Bérold au service du roi d'Arles sont toutes destinées à repousser des envahisseurs venus d'au-delà des Alpes. Humbert II assiège Briançon, mais parce que des marchands savoyards s'étaient plaints que le seigneur du lieu entravât leurs activités par des péages trop élevés,[14] il en « profita » d'ailleurs pour mettre la main sur la Tarentaise et, dans ce récit très romancé, on peut voir un bon écho du renforcement des pouvoirs du comte dans la région. De même, Amédée V part en guerre contre le dauphin Humbert Ier parce que celui-ci avait « gaster son pais » en « apprisonans gens, accueillians bestiame » ; c'était son devoir de protéger ses peuples. Même réaction d'Aymon, dont les sujets vinrent se plaindre au comte d'être « pillés, roubés, prins, rançonnés et maltractés (par) des gens du Dauphin »[15] et il fallut aller mettre Guigues VIII à la raison . Quant aux vertus de bonté, de générosité et les secours aux pauvres, il suffit de lire le dernier chapitre de chaque règne ; on trouvera presque chaque fois un concert de louanges célébrant les mérites du comte, concert dans lequel son épouse a naturellement sa part.

---

[11] *Chronique de Cabaret*, chap.67. Cette « belle histoire », valorise Thomas Ier, qui n'hésite pas à bafouer le roi de France ! Le mariage du comte a fait couler beaucoup d'encre ; finalement il semble que celui-ci a épousé Nicole de Genève puis Marguerite de Faucigny; cf. Chaubet, thèse EPHE, p.76, II; H.Arminjon, *Mém. de l'Académie de Savoie*, Doc., XII .

[12] *Chronique de Cabaret*, chap. 55-57

[13] *Chronique de Cabaret* , chap. 186-188 .

[14] *Chronique de Cabaret* , chap. 38 .

[15] *Chronique de Cabaret*, chap. 158 .

Le comte de Savoie est pieux et bénéficie de la protection divine. Tout le monde connaît l'importance du facteur religieux dans l'Occident médiéval et on ne s'étonnera pas que la chronique nous montre des comtes de Savoie bons chrétiens et respectueux des lois de L'Église . Les papes ( vis-à-vis d'Amédée III en lui confiant une armée pour combattre les Infidèles, vis-à-vis d'Amédée VI pour se défendre contre Milan ou pour l'aider à refaire l'unité entre les Églises grecque et latine etc...) font généralement confiance aux comtes de Savoie, qu'ils considèrent comme leurs « très chier fils ». En ce qui concerne les rapports avec l'Église ( ou du moins avec certains de ses ministres ), on doit cependant nuancer : il ne faut pas en effet qu'il y ait contradiction avec les intérêts primordiaux de la Savoie. Quant Humbert III, à nouveau veuf et toujours sans héritier mâle, refusa de quitter Hautecombe, ses barons menacèrent les moines de mettre le feu à l'abbaye s'ils ne mettaient pas le comte dehors, afin qu'il puisse se remarier et assurer sa descendance[16]. De même, le futur Philippe Ier refusa au Pape, dans des termes fort peu diplomatiques, de prendre les ordres, ce qui pouvait sembler normal puisqu'il était archevêque commendataire de Lyon. Quant aux rapports avec Dieu, ils sont directs . On l'invoque avant la bataille et on le remercie après la victoire; on lui promet de fonder une abbaye si la comtesse, jusqu'alors stérile, donne le jour à un enfant mâle... et, bien entendu, neuf mois après, arrive la naissance désirée ! Il y a aussi le fameux anneau de saint Maurice, relique que, depuis Pierre II et suite à une donation de l'abbaye d'Agaune, chaque comte transmettait à son successeur ; cet anneau évita d'ailleurs un désastre à Amédée VI : au cours d'une campagne contre les Visconti, ceux-ci avaient empoisonné les vivres d'une ville qu'ils venaient d'évacuer; les Savoyards, qui y avaient goûté, furent sauvés en absorbant un breuvage où le comte avait fait tremper son anneau[17] . En lisant ces récits, chacun ne pourra qu'être convaincu que son intérêt était de demeurer gouverné par une telle lignée de princes ...

A la fin du règne d'Amédée VIII, l'État savoyard n'avait plus rien de commun avec ce qu'il était quatre siècles plus tôt, mais, malgré un développement considérable, ses princes avaient su maintenir sa cohésion. Les causes en sont multiples et il n'est pas question de les énumérer toutes. J'ai simplement voulu ici mettre l'accent sur deux éléments, le premier étant l'unicité que lui donnait la chaîne alpine. Au milieu du XVe siècle la Savoie était encore un état « à cheval sur les monts » et ce n'est que beaucoup plus tard (après le transfert de la capitale en 1563 à Turin et la cession de la Bresse et du Bugey à Henri IV en échange de Saluces au traité de Lyon de 1601) que le caractère italien prédominera vraiment. Le second est le rôle qu'a du jouer « l'histoire officielle », dont le plus important et ancien exemple est certainement la fameuse *chronique* de Cabaret, ouvrage que le duc nouvellement élu l'avait chargé de rédiger à la gloire de ses ancêtres .

---

[16] Chronique de Cabaret , chap. 64 .

[17] *Chronique de Cabaret* , chap.257.Cet anneau,sorte de"Reims" savoyard donne une onction divine à la dynastie.Suite à une longue enquête (D.Chaubet, thèse EPHE,I,p.30-32), il apparait que le texte de la donation à Pierre II reproduit par Guichenon est un faux. Un "anneau de saint Maurice",transmis "d'hoirs en hoirs" par les membres de la Maison de Savoie a cependant existé,au moins depuis 1415 et jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, date à laquelle il a disparu .

## Bibliographie


Arminjon (Henri), Le mariage de Thomas Ier, *Doc. de l'Académie de Savoie*, vol. XII, Annecy , 1990

Cabaret (Jean), *Chroniques de Savoye* , Chaubet éd., thèse EPHE, Paris, 1989

Champier (Symphorien), *Chroniques de Savoye*, Paris, 1516

Chaubet (Daniel), « L'historiographie savoyarde XIVe-XVIe siècle », thèse EPHE, Paris,1989

Chaubet (Daniel), « L'historiographie savoyarde XIe-XVIIe siècle », Centre universitaire CEFI dans *Cahiers de Civilisation alpine* 12 et 13, Ed. Slatkine, 1994-1996

Chaubet (Daniel), *La Chronique de Savoye de Cabaret* , traduction en français moderne, Éditions La Fontaine de Siloâ, Montmélian, 1995

*Chronica abbatiae Altaecombae*, Promis éd., MHP SSI, col. 671-678

Coolidge (W.A.B.), *Josias Simler et les origines de l'alpinisme,* Grenoble, 1904

Coolidge (W.A.B.), *Les Alpes dans la nature et l'histoire*, Lausanne, Paris, 1913

Dupin (Perrinet), *Chronique du Comte Rouge*, Promis éd., MHP SSI, col.391-592, Turin, 1840 ; Bollati éd., Turin, 1893

Fodéré (Jacques), *Narration historique et topographique des convens de l'Ordre saint François...,* Lyon, 1619

Guenée (Bernard), « Y a-t-il une historiographie médiévale », *Revue historique*, 1977, p. 261-275

Paradin (Guillaume), *Chroniques de Savoye*, Lyon, 1552 ; Lyon 1561

Perret (André), Chroniqueurs et historiographes de la Maison de Savoie aux XVe et XVIe siècles dans *Actes du Congrès Marguerite de Savoie,*, publiés par L. Terreaux, Paris, 1978

Servion (Jean), *Chroniques de Savoie*, Promis éd. ,MHP SSI, col. 5-382 et Bollati éd., Turin, 1879